

Sénécal, Gilles et Saint-Laurent, Diane (2000) *Les espaces dégradés. Contraintes et conquêtes*. Sainte-Foy, PUQ (Coll. « Géographie contemporaine »), 272 p. (ISBN 2-7605-1071-9).

Bernard Debarbieux

Volume 45, numéro 125, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022994ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022994ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

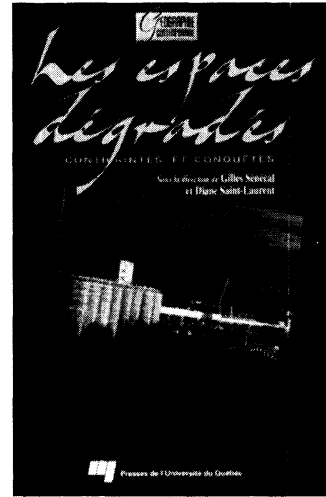
Citer ce compte rendu

Debarbieux, B. (2001). Compte rendu de [Sénécal, Gilles et Saint-Laurent, Diane (2000) *Les espaces dégradés. Contraintes et conquêtes*. Sainte-Foy, PUQ (Coll. « Géographie contemporaine »), 272 p. (ISBN 2-7605-1071-9).] *Cahiers de géographie du Québec*, 45 (125), 324–326. <https://doi.org/10.7202/022994ar>

---

SÉNÉCAL, Gilles et SAINT-LAURENT, Diane (2000)  
*Les espaces dégradés. Contraintes et conquêtes.* Sainte-Foy,  
PUQ (Coll. « Géographie contemporaine »), 272 p.  
(ISBN 2-7605-1071-9)

---



L'ouvrage est d'apparence modeste, bien qu'il bénéficie d'une très belle maquette et d'un travail éditorial soigné. À première vue, il sacrifie à un modèle bien connu de tous : une collection de textes très divers, d'études de cas le plus souvent, guidés par un affichage thématique clair – « Les espaces dégradés » – et deux textes de cadrage, cadrage introductif pour le premier et réflexion conclusive pour le dernier. De ce point de vue, l'ouvrage est de facture très classique et, même s'il n'était que cela, il serait une intéressante contribution sur le thème retenu.

Mais, derrière cette apparence anodine, l'ouvrage propose deux sujets de réflexion et de réjouissance qui méritent qu'on s'y intéresse longuement. Le premier sujet réside dans le thème lui-même; le second réside dans la collection des contributions et ce qu'elle nous apprend de la géographie québécoise.

Le thème d'abord. Gilles Sénécal et Diane Saint-Laurent ont choisi de traiter d'une question de forte actualité scientifique, notamment chez les auteurs anglophones, et qui est loin d'être épuisée : celle des « sites délaissés, dégradés ou pollués » et de leur gestion sociale, politique et environnementale. L'intérêt de cette question est triple.

Il est d'ordre pratique, dans la mesure où la gestion urbaine contemporaine met de plus en plus souvent l'accent sur la reprise des héritages, nobles (le patrimoine) ou moins nobles (les sites pollués) et l'adoption d'attitudes responsables à leur égard au détriment d'un urbanisme conçu sur le modèle dominant de la conquête de nouveaux espaces, généralement périphériques, et le modèle secondaire de la transformation radicale et sans mémoire des quartiers, généralement centraux. La gestion du patrimoine avait déjà fait l'objet de très nombreux travaux. Voici venu le temps de la gestion des espaces en déshérence.

Il est d'ordre thématique et heuristique, dans la mesure où cette préoccupation nouvelle s'accompagne d'un regard nouveau sur la forme urbaine et les processus qui la transforment. Plutôt que de s'intéresser à des états (la morphologie de la ville, la localisation de ces activités, la ségrégation résidentielle, etc.) et à des modifications conduisant un objet urbain d'un état fini à un autre état fini (l'évolution des paysages urbains, la gentrification, etc.), la géographie ouvre de nouveaux champs d'interrogation en s'arrêtant sur les états transitoires, sur les processus relativement lents et subtils dont l'analyse combinée éclaire de toute autre manière les modifications urbaines.

---

Il est d'ordre épistémologique et méthodologique, car en s'intéressant aux aspects à la fois sociaux et naturalistes de la transformation des espaces dégradés, la géographie peut réinterroger la complémentarité des approches de ses branches longtemps dites « humaine » et « physique » et, au-delà, celle des approches de sciences naturelles et de sciences sociales. Et cela pour un objet, la ville, pour lequel cette complémentarité potentielle des approches n'a jamais été véritablement travaillée.

Les textes de cet ouvrage constituent de ce point de vue autant de contributions intéressantes, sauf peut-être pour l'intérêt épistémologique et méthodologique suggéré qui n'est véritablement pris en compte pour lui-même par aucun des auteurs rassemblés. En effet, les perspectives naturalistes campent souvent sur des positions très classiques et prudentes; elles s'en tiennent le plus souvent à décrire les états des sites étudiés (comme dans le texte que Raoul Etoungué et Jorge Virchez consacrent à Sudbury) ou à analyser les processus de transformation auxquels ils sont soumis (comme pour la carrière Franchon étudiée par Diane Saint-Laurent) en mettant en scène, avec plus ou moins de vigueur, les types d'usage et modes d'aménagement dont ces sites sont l'objet. Quant aux auteurs qui s'intéressent avant tout aux formes, aux fonctions et aux activités urbaines, ils n'abordent que très rarement les aspects naturalistes des sites étudiés et, quand ils le font, c'est généralement pour les décrire de manière à « planter le décor » ou à lister les enjeux de leur aménagement. Peut-être en raison d'une trop grande fidélité au dualisme milieu-sociétés qui structure la pensée géographique, aucun des auteurs ne s'est lancé dans une réflexion véritable sur les influences mutuelles des processus écologiques et des processus sociaux (ou symboliques) qui sont à l'œuvre dans des espaces qui, précisément parce qu'ils sont délaissés, peuvent être amenés à évoluer hors de tout contrôle strict exercé par des propriétaires ou des gestionnaires. Autrement dit, que devient un espace dégradé, notamment sur le plan écologique, quand il échappe à l'exercice d'une norme établie et acceptée? Quelles représentations acteurs ou riverains se donnent-ils d'un lieu en déshérence, d'une résurrection du sauvage dans l'univers domestiqué de la cité, du naturel dans un monde d'artifices? Dans quelle mesure l'action visant à une réaffectation de ces lieux peut-elle être introduite dans une lecture écologique des processus? On pouvait attendre de cet ouvrage qu'il ouvre la porte à ce genre d'interrogations. Il ne le fait pas vraiment. Ou alors de façon subliminale, avec l'abondance des métaphores organicistes et biologiques (les « cicatrices » urbaines de Gilles Sénécal *et al.* répondant aux « balafres » de Claude Manzagol *et al.*), auxquelles la géographie nous avait déshabituée. Par contre, il souligne très bien les intérêts pratiques et heuristiques sus-mentionnés, par la mobilisation d'un ensemble d'études de cas suffisamment variées et nombreuses.

Le second sujet de réflexion et de réjouissance, le plus important sans doute, réside dans la diversité des contributions proposées. Car si le thème imposé était plutôt d'une extension limitée, et bien qu'il ait parfois été interprété avec une certaine souplesse, les façons de l'aborder sont extraordinairement variées. On se demande parfois si le sujet ne sert pas de prétexte à des exposés visant à présenter une façon de concevoir une approche géographique. Si tel était le cas, le prétexte fut excellemment choisi. Car c'est bien dans son domaine de prédilection et dans son champ de compétences reconnu que chacun des auteurs, du moins chacun de ceux dont l'auteur de ces lignes pense assez bien connaître la production, intervient, comme

---

s'il lui revenait d'interpréter, conformément à son point de vue, une question commune à tous. On ne s'étonne pas alors de voir Claude Manzagol parler de nouvelles technologies, Gilles Sénécal d'aménagement urbain, Juan-Luis Klein de dispositifs d'action, Guy Mercier de la rhétorique aménagiste et Gérard Beaudet de géographie structurale avec les manières qui sont les leurs. Les deux textes de cadrage, introduction et conclusion, partagent cette même caractéristique : le premier en procédant à une vaste et ambitieuse mise en perspective problématique et disciplinaire; le second en permettant à Paul Villeneuve d'exposer une conception nullement synthétique des contributions précédentes, mais aussi personnelle que stimulante sur la question.

On dispose alors d'un ensemble de textes qui, au-delà des cas qu'ils éclairent, constituent autant de propositions souvent douées d'une indéniable portée problématique, voire épistémologique. On prend alors la dimension véritable de l'enjeu scientifique de la question retenue : l'analyse du devenir des « espaces dégradés » fonctionne comme un miroir de postures géographiques; toutes parviennent à s'exprimer avec succès à travers elle. Mais on se prend aussi à regretter qu'une telle addition de propositions ne débouche jamais sur une véritable confrontation des tenants des divers points de vue adoptés; car aucune contribution dans l'ouvrage, pas même le texte des deux directeurs, sans doute parce qu'il vient trop tôt, ne met en perspective l'ensemble des contributions; personne ne souligne les convergences, les points d'accroche, l'incompatibilité de certaines thèses. Et on se prend à rêver que cet ouvrage, ou la démarche qui a permis sa réalisation, puisse conduire, à terme, à un travail collectif et réflexif sur les manières que chacun a de combiner logiques spatiales, logiques d'action et logiques écologiques dans l'interprétation qu'il propose de phénomènes similaires. Car il y a matière, et la qualité de plusieurs contributions le justifie.

**Bernard Debarbieux**  
Institut de Géographie Alpine  
Grenoble